

ZHOR ZERARI . Mi l i t a n t e d e l a l i b é r a t i o n , a n c i e n n e d é t e n u e ,  
é c r i v a i n , j o u r n a l i s t e

# Nous avons été renvoyés au réchaud juste après l'indépendance >>>

**Comment avez-vous vécu cette période qui a vu un foisonnement nationaliste, étiez-vous informée de ce qui se passait au sein du parti dans lequel militait votre père ? Avez-vous connaissance des crises politiques qui ont précédé le 1<sup>er</sup> Novembre 1954 ?**

Je vivais un peu cela à travers mon cousin Abdelwahab. Je ne cessais de le tarabuster pour qu'il m'obtienne une carte du PPA-MTLD pour, me disais-je, agir en militante. Faire quelque chose. Un jour, alors que mon père avait accompagné toute la famille pour voir le très célèbre film, on disait «hindou», Mangala fille des Indes, et que je n'avais pas envie de voir, pour garder le magasin ouvert, Abdelwahab est passé, je lui ai demandé ce qu'il en était de ma carte. «Demande à ton père, moi je ne peux pas», m'avait-il répondu. Ma déception était profonde. Je ne pouvais d'évidence pas demander à mon père de m'inscrire au PPA-MTLD.

**Dans les discussions familiales ou amicales parliez-vous de l'Algérie, de l'istiqlal ?**

Bien entendu. Nous parlions de l'istiqlal. Ce terme était à l'époque intimement lié au nom de Messali Hadj. Je crois bien qu'il n'y avait pas une maison à Alger, à Annaba, où je suis entrée et où je n'ai pas vu le portrait de Messali. Il était l'istiqlal.

**La peur n'habitait pas encore les maisons...**

Pas du tout. Quand on milite on n'a pas peur. Quand on est prêt à lutter, on n'a pas peur. On m'a souvent posé la question de savoir si, lorsque je transportais des armes et des explosifs ou lorsque j'allais les déposer, j'éprouvais une sensation de peur, lorsque je dis non, on me croit rarement et pourtant... On me croit inconsciente. Pas du tout, je savais le danger et je le mesurais mais la rage, la volonté de vaincre étaient plus fortes que tout autre sentiment.

**Quand avez-vous eu peur pour la première fois ?**

Réellement peur ? C'était à la prison d'El Harrach. Pour vous situer les lieux, il y a deux quartiers, l'un dit «central» et un autre qu'on appelle le «petit», je crois qu'il était destiné aux mineurs. Un jour l'administration pénitentiaire a pris la décision de transférer les «meneuses» du «central» vers le «petit». Comme ça, de façon tout à fait arbitraire. J'en faisais partie. Entre les deux, il y avait un mess qui dominait les fenêtres haut placées équipées de barreaux et de grillage. A partir du mess, les militaires pouvaient nous voir. C'était après le 13 mai 1958 que j'ai eu la peur de ma vie, car j'étais convaincue que les soldats allaient nous canarder.

**Vous étiez dans le réseau de Belcourt ?**

Oui à Belcourt, j'ai commencé dans le transport du courrier, d'armes, de munitions et d'explosifs. Je rencontrais Abderahmane Chaïd devant le Musée des beaux-arts, en face du jardin d'Essais, non loin de la rue Damourah, je recevais mes ordres. Pour l'anecdote, les gamins du boulevard Cervantès non loin, croyant au début que c'était des rendez-vous entre amoureux, nous lançaient des cailloux. Un jour, Abderahmane s'est lancé à leurs trousses, on ne les a plus revus. J'assurais donc le transport. J'allais rue des Mimosas, du côté du chemin des Crêtes, en face de la maison de Didouche Mourad. Il y avait là une petite boutique, un coiffeur me semble-t-il. Tout se passait dans l'arrière-boutique. Je recevais la cargaison et je faisais à pied le chemin inverse. Devant le cimetière chrétien, il y avait un barrage de gardes mobiles, l'air de rien, malgré le poids de ma charge, je passais d'un pas alerte pour n'éveiller aucun soupçon. Puis je me dirigeais vers Dar El Babour, avant de me perdre dans le dédale des venelles de Belcourt qui, par endroits,

ressemble fort à La Casbah.

**Certains analysent la grève des 8 jours comme une erreur stratégique, rejoignez-vous cette opinion ?**

Je n'irai pas jusqu'à soutenir qu'il s'agissait d'une erreur, même si la grève n'a pas forcément coïncidé avec la session de l'Assemblée générale des Nations unies. Benkhedda l'explique dans un de ses livres. La répression exercée par la France ne l'a pas servi, bien au contraire, et l'impact de la grève au plan international a été tout autant considérable qu'indéniable. Il ne faut pas perdre de vue que toute la presse internationale était représentée à Alger et elle s'est fait l'écho de tout ce qui s'y déroulait. C'est pour cela que je dis qu'une bombe à Alger fait plus de bruit qu'une embuscade au maquis.

**Vous écrivez que vous êtes passée à l'action directe «le 13 juillet 1957 en déposant trois bombes». Vous étiez accompagnée du militant Yahia Safi «les trois bombes ont été déposées sous des voitures en stationnement dans des rues non passantes». Elles n'ont donc pas fait de victimes...**

Effectivement, j'ai même écrit que c'était frustrant, non pas par cruauté mais pour l'impact. Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris la raison pour laquelle ces bombes devaient avoir un impact psychologique sans plus. La célèbre ethnologue française Germaine Tillon rencontrait Yacéf Saâdi. Yahia et moi avions déposé les trois engins dans deux endroits différents. Rue de Brazza du côté du Palais du gouvernement général et deux autres, rue Edgar Quinet. Quelques jours après ces trois bombes, qui avaient fait beaucoup de bruit, même s'il n'y a pas eu de victimes, ils sont venus me chercher pour déposer d'autres bombes. Je devais aller les déposer à Beaumarchais du côté de la clinique Verdun (aujourd'hui Ait Idir). Elles n'avaient pas encore été réglées. C'était Berezouane le régleur. Lorsque je suis arrivée, une dame sortait de la pièce. Ce n'est qu'après que je l'ai connue, quand on a été tous arrêtés. Il y avait quatre bombes recouvertes du papier

« C'est pour cela que je dis qu'une bombe à Alger fait plus de bruit qu'une embuscade au maquis. »

bleu violacé semblable à celui avec lequel on recouvrait les livres d'école. Le régleur Berezouane était dans la pièce à côté. Cloisonnement oblige, nous ne devions pas nous voir... Puis tout d'un coup tout a sauté dans la pièce où il réglait les bombes. J'étais recouverte de plâtre et de poussière, mais indemne. «Saute, saute par la fenêtre !», hurle Saïd, mon responsable direct, qui était avec le régleur. Je n'attends pas qu'il me le répète. Je saute et me reçois dans une courrette. Je me précipite vers les escaliers qui mènent au boulevard Verdun. J'attends Saïd pensant qu'il allait récupérer les bombes. Soudain, je l'aperçois accompagné et il me dit de filer. Toujours maculée de plâtre, j'arrive au niveau du boulevard de la Victoire, j'emprunte un taxi jusqu'à la rue Damourah à Belcourt. Je ne peux pas vous raconter les cris de ce frère Berezouane qui avait les entrailles à l'air et qui criait de douleur. Quelques jours après, les paras et la DST viennent me chercher à la maison.



Les parachutistes en opération de maintien de l'ordre à Alger en 1957 (F. Decker)

**Comment ont-ils appris ?**

Un compagnon torturé à mort avait fini par céder. Evidemment, mais sur-le-champ je lui en avais voulu. Mais que faire...? La torture...

**Pourquoi ne vous êtes-vous pas sauvée avant ?**

Après la grève des huit jours et le démantèlement des réseaux d'Alger, c'est peut-être prétentieux de ma part de le dire, mais j'étais très sollicitée par ce qui restait de l'organisation. C'était pourtant facile de me cacher quelque temps et de monter ensuite au maquis... Mais il y avait une telle débâcle !

**Voulez-vous qu'on parle de la torture ?**

J'ai été torturée dans la salle même où a été assassinée par une défenestration Ourida Meddad. Dans une salle de classe de l'école Sarouy, une école de la République française. Le comble de la perversion pour ces gens venus nous civiliser.

**Votre calvaire a duré combien de temps ?**

Je ne sais pas. 10 jours, peut-être plus, peut-être moins. Je pourrais évidemment retrouver les dates. Mais j'ai l'impression que tout cela se mesure en siècles. J'avais perdu toute notion du temps. Comme j'étais couverte de bleus, d'ecchymoses, d'hématomes de toutes sortes, ils m'ont prodigué quelques soins superficiels pour être présentable au commissariat central pour la photo anthropométrique et devant le juge d'instruction. Dans le couloir du tribunal, il y avait un parachutiste qui nous a intimé l'ordre de ne pas parler des tortures : «Si vous voulez éviter des séances supplémentaires.» J'étais passée chez le médecin légiste qui, bien sûr, n'a rien relevé. Rien n'existait officiellement. C'est pour ça que des gens comme Schmitt jouent aujourd'hui sur du velours devant les tribunaux et qu'il peut raconter ce qu'il veut. Selon lui, les combattants algériens passaient

« Nous étions mêlés aux prisonniers de droit commun. Nous les avons travaillés. Nombre d'entre eux ont rejoint la lutte et se sont engagés dans le combat, aussitôt sortis. »

aux aveux systématiquement, sans avoir à subir le moindre des sévices. J'ai ensuite été inculpée et jetée à Barberousse. J'ai fait sept prisons de Barberousse à El Harrach, puis Toulon, Pau, Bordeaux et enfin Rennes d'où j'ai été libérée.

**Beaucoup d'anciens détenus parlent du rôle formateur de la prison. Etait-ce le cas pour vous aussi ?**

C'est une très grande école de formation politique, sociale et humaine. On en sort totalement transformé. Si mon père m'a donné mon éducation de base, c'est la détention qui a affirmé mes valeurs morales et humaines. J'ai reçu de l'éducation de mon père la tolérance, elle a pris toute sa signification en prison. Jusqu'à l'obtention du statut de détenu politique en France, nous étions mêlés aux prisonniers de droit commun. Nous les avons travaillés. Nombre d'entre eux ont rejoint la lutte et se sont engagés dans le combat, aussitôt sortis.

**Vous parlez souvent d'indépendance, mais pas de liberté...**

D'abord la libération. Puis ensuite la ou les libertés. Il n'y a pas les autres sans l'une. C'est pour cela que je parlais de désillusion. Nous, les femmes, sommes tombées de haut, d'avoir été renvoyées aux réchauds le jour même qui a succédé à l'indépendance. Sans attendre ! Oust ! Aux cuisines. Le 3 juillet, il y avait un meeting sur le référendum qui se déroulait à Sidi Fredj, il était animé par le colonel Si Mohand Ouel Hadj et mon oncle le commandant Azzedine. Tôt le matin, je m'y suis rendue et je voyais les gens qui, par vagues successives, arrivaient et couvraient peu à peu une petite colline. J'étais avec mon frère et un de ses amis. A un moment, un jeune en tenue militaire, toute neuve, s'est approché de moi et m'a dit d'un ton aussi autoritaire que hargneux : «Vas avec les femmes», cela se passait le 3 juillet 1962... 1962... «Vas avec les femmes te dis-je», vitupérait le jeune... «Je me trouve bien ici, pourquoi irai-je ailleurs», ai-je répondu. Il a insisté, je me suis obstinée. «Donne-moi tes papiers !» poursuivit-il. «Je n'en ai pas, je viens de sortir de prison», lui ai-je dit. «Toi ? Toi tu as la tête d'une moudjahida ? Dégage d'ici, dégage !», me dit-il, me menaçant de son arme... J'ai dévalé la colline les yeux brouillés de larmes et, dans mon dos, lardée par un poignard de glace, j'entendis le cliquetis caractéristique de la culasse qu'il manipulait pour engager une balle dans le canon de son arme...

**Boukhalfa Amazit**

Extrait de l'interview publié le 24 mars 2005 dans El Watan